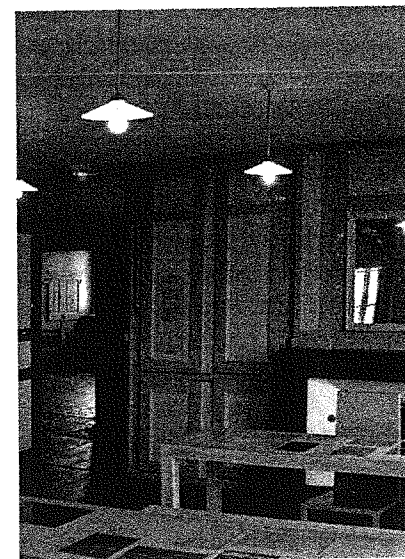




Visite de groupes scolaires à Auschwitz
passant sous le portail d'entrée
« Arbeit Macht Frei »



Salle de classe.
Maison des enfants d'Izieu

PHILIPPE MESNARD
YANNIS THANASSEKOS

ÉDITORIAL

QUELLE PÉDAGOGIE, POUR QUELLE(S) MÉMOIRE(S) ?

Depuis une quinzaine d'années, la pédagogie est investie de la tâche de transmettre ce savoir particulier sur les violences extrêmes que l'on nomme désormais *mémoire*, terme générique et pourtant combien plurivoque. En vertu de quoi, elle se trouve régulièrement sommée d'apporter des réponses aux attentes qui traversent les sociétés modernes. Il s'agit notamment de satisfaire à la reconnaissance de mémoires qui ont depuis peu émergé et par lesquelles des communautés et des

groupes sociaux cherchent à se faire identifier, à obtenir une visibilité publique pour porter leurs revendications spécifiques, y compris sur le plan juridique. L'actualité récente de l'esclavage, des guerres coloniales, de la répression des homosexuels, des Harkis, des conditions de l'immigration rappelle que l'on ne peut plus négliger ni les vaincus, ni les opprimés que la « grande histoire » a, jadis, laissés pour compte.

Une pédagogie de la mémoire serait donc nécessaire à la fois pour transmettre ce rapport au passé, aux multiples passés même, que l'historiographie avait jusqu'ici soit négligée – voire oubliée –, soit qu'elle ne parvenait plus à en contenir et en réguler la réception. Les enseignants se trouvent alors à devoir composer non seulement avec le savoir historique et le savoir testimonial, mais aussi avec les évolutions de la société et avec les discours et initiatives des acteurs politiques.

Ainsi, au fur et à mesure que l'historiographie explore le génocide des Juifs et des Tsiganes et le système concentrationnaire nazi, que les mécanismes et les initiatives de cet appareil de destruction sont élucidés sur les plans fonctionnel et intentionnel, on constate la difficulté d'en restituer pédagogiquement la complexité. Le risque est permanent de la réduire – notamment par des simplifications excessives et déformantes – pour la faire comprendre à tous. Par ailleurs, s'affirme une autre demande, celle de la validité de modèles qui puissent expliquer ces violences exemplaires et en transmettre les leçons pour que notre propre rapport au présent en soit sinon modifié, du moins éclairé. Parallèlement, ce sont les témoins survivants des camps nazis qui, encadrés ou non par des institutions, viennent interpeller les lycéens, les étudiants et les professionnels de l'éducation. Bien plus que l'historiographie encore astreinte à des exigences disciplinaires, le domaine du témoignage permet d'ouvrir la pédagogie à de nombreux autres corpus littéraires, cinématographiques, artistiques.

On pourrait penser qu'il y a là suffisamment matière à réflexion, entre la complexité de l'histoire et de ses interprétations, ses contenus historiographiques et testimoniaux et les différentes disciplines scientifiques ou artistiques qui les véhiculent. Mais d'autres facteurs sont encore à prendre en compte pour un état des lieux de la pédagogie mémorielle.

Projets et initiatives se multiplient tous azimuts. Les voyages pédagogiques, principalement à Auschwitz, sont un passage obligé pour de nombreux établissements scolaires européens. Sortir les enfants de la classe pour leur faire vivre une expérience mémorielle est devenu un véritable mot d'ordre. Chaque année, on organise même un train entier qui, pour la commémoration du 27 janvier, emmène des centaines de lycéens italiens faire le voyage de Fossoli (camp situé dans le nord du pays d'où est notamment parti le convoi de Primo Levi) à Auschwitz. Par ailleurs, la facilité d'accès des nouvelles technologies et la réduction de leur coût permet d'éditer quantité de livrets et de DVD diffusés ensuite dans les établissements scolaires et, de façon plus générale, dans la société

civile via le monde associatif et Internet. Du coup, les enseignants se trouvent débordés par les documentations et les supports de tous ordres, ils ne parviennent pas, disent-ils, à en prendre connaissance au fur et à mesure qu'ils leur arrivent.

En réaction à la prolifération et à la diversification des outils, certains s'efforcent de proposer de nouvelles orientations pédagogiques et didactiques, minorant le « devoir de mémoire » – souvent posé dans l'urgence – au profit d'un « travail d'histoire » et d'une nécessité de transmission qui exigent du temps, de la distance et un regard critique. Or, les questions de mémoire sont généralement traitées comme des solutions d'urgence par de nombreux politiques. Les derniers discours et initiatives du Président de la République française fournissent à ce titre un exemple éclairant. En 2007, Nicolas Sarkozy se saisit de la figure de Guy Moquet, appartenant à la culture de la résistance communiste, et déclenche une vive polémique en demandant que la lettre de celui-ci soit lue dans les établissements scolaires le 22 octobre 2007. L'année suivante, passant de la Résistance au génocide des Juifs, il demande que l'on fasse s'identifier chaque enfant des petites écoles à un enfant juif mort en déportation. Il met dans l'embarras des institutions qui ont pourtant vocation à préserver, entretenir et transmettre la mémoire de la Shoah. Dans un cas comme dans l'autre, l'urgence et son discours vont de pair avec la surcharge émotionnelle imposée aux destinataires. Et c'est sous cette pression que les enseignants sont requis pour, enseignant la mémoire des crimes de masse et des génocides, apprendre justement aux élèves à ne pas se laisser emporter par leur propre pathos.

Une même ambivalence se retrouve dans les vastes programmes internationaux mis en place à partir des États-Unis, notamment sous le nom de « Task Force », ou à Yad Vashem (Jérusalem), pour l'enseignement de la Shoah. D'un côté, l'émotion est devenue le média qui, sous un régime exclusif, conditionne l'accès à l'histoire. D'un autre côté, on enregistre une réelle volonté de constituer un modèle à valeur universelle – comme si la réalité des mémoires émergentes et de leur dimension multiculturelle devenait elle-même incontournable.